
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/3 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.3.59061

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

auf sensationelle 2000 Prozent anstiegen, hat das Bankhaus die einmalige Chance genutzt, ihre 43 Einlagen (zu je M 1000,-) mit großem Gewinn abzustoßen. Auch an der Otavi-Gesellschaft (ebenfalls in DSWA) war die Bank mit 200000,- Mark (von 20 Millionen M) beteiligt. Aber auch hier hat sie sich bei erstbesten Gelegenheit von ihren Anteilen getrennt. Alles in allem war das Interesse des Bankhauses am Kolonialgeschäft eher negligibel.

Waren bisher alle erwähnten Angehörigen der Familie Teilhaber des Bankhauses, so gab es doch auch Mitglieder, die aus anderen Gründen bemerkenswert waren. So ging aus der Ehe von Salomon jr. mit Therese Stein eine Tochter namens Eva hervor, die 1831 den preußischen Offizier (später Generalleutnant) Ferdinand v. Kusserow heiratete. Aus dieser Ehe entstammte Heinrich v. Kusserow (1836–1900), dessen Schwester Ottilie 1860 Adolph v. Hanse- mann ehelichte. H. v. Kusserow war (bis 1885) in der Politischen Abteilung des AA für Kolonialangelegenheiten zuständig. Doch wird er in vorliegender Darstellung nur in einem Satz beiläufig erwähnt.

Aus der Ehe des Salomon jr. war aber u. a. auch noch ein jüngerer Sohn namens David hervorgegangen, der sich 1833 taufen ließ und sich seitdem Dagobert Oppenheim (1809–1889) nannte. Er wurde später als Gründer der »Rheinischen Zeitung«, eines der radikalsten Blätter des deutschen Vormärz, bekannt, deren Leitung Karl Marx übernahm.

Und dann gab es noch Max v. Oppenheim (1860–1946), den ältesten Sohn Alberts, der partout kein Bankier werden wollte. Ihn zog es in den Orient. Dort lebte er, der sich häufig wie ein Araber kleidete und gar bald fließend Arabisch sprach, wie ein arabischer Herr mit einer »Zeitfrau«, einer etwa 15 Jahre alten »Araberin mit abessinischem Einschlag«. 1896 vom AA als Attaché übernommen, wurde ihm später der Rang und Titel eines kaiserlichen Ministerresidenten verliehen.

Obgleich die Geschichte der Bank und der Familie recht ausführlich noch durch die Jahre der Weimarer Republik, des Nationalsozialismus und von 1945 bis 1989 weiterverfolgt wird, kann bereits hier resümiert werden, daß mit vorliegender Darstellung eine Forschungslücke geschlossen wurde. Jeder, der sich bisher mit einzelnen Mitgliedern der Familie Oppenheim beschäftigen wollte, stand vor dem unlösbaren Problem, diese in die Gesamtfamilie einzuordnen. Jetzt liegen sieben Generationen wie ein offenes Buch vor uns, doch sie erschließen sich nur dem, der es von Anfang bis Ende durcharbeitet. Es wäre sicher leserfreundlicher gewesen und hätte das Buch zum Nachschlagewerk gemacht, wenn die behandelten Personen im Register mit Lebensdaten versehen worden wären. Dieser Mangel impliziert aber auch Verwechslungsmöglichkeiten. So wird z. B. im Register Adolph Woermann mit zwei Seitenangaben aufgeführt. Liest man jedoch die beiden Stellen nach, so handelt es sich einmal tatsächlich um Adolph Woermann (1847–1911), das andere Mal aber (für das Jahr 1933) um dessen jüngeren Sohn Kurt.

Fassen wir zusammen: Bücher über große deutsche Privatbanken waren bisher ausgesprochen Mangelware. Vorliegende Darstellung (zusammen mit dem Buch von Fritz Stern, *Gold und Eisen. Bismarck und sein Bankier Bleichröder*, 1978) bilden Marksteine in der Überwindung dieses Mangels.

Horst DRECHSLER, Rostock

Karl-Heinz GORGES, *Der christlich geführte Industriebetrieb im 19. Jahrhundert und das Modell Villeroy und Boch*, Stuttgart (Franz Steiner Wiesbaden) 1989, VIII–421 p. (Zeitschrift für Unternehmensgeschichte, Beiheft 60).

Le présent ouvrage émane de la thèse de Doctorat de Karl-Heinz Gorges. Issu d'une famille de chefs d'entreprises et spécialisé dans l'étude de la doctrine sociale chrétienne, il s'attache ici à observer les éléments des représentations de valeur chrétiennes qui entrent, au XIX^e siècle, dans l'organisation de l'entreprise industrielle, la question centrale étant de cerner

le degré de réalisation de ces représentations de valeur dans le comportement du chef d'entreprise. Gorges mène sa recherche de manière empirique et tente de former, à partir de quelques modèles choisis, un »type«.

Dans une première partie, il étudie tout d'abord les associations qui ne sont pas dirigées au départ par des intérêts économiques mais plutôt par des intérêts sociaux. Pour peu que ces associations soient à l'origine chrétiennes, il pense qu'elles donnent à leurs membres l'impulsion pour une forme d'entreprise d'inspiration socio-chrétienne, leurs motivations et leurs programmes pouvant avoir de l'effet sur la personnalité du patron et conduire jusqu'à une entreprise industrielle dirigée de manière chrétienne.

Dans une deuxième partie, Gorges analyse l'organisation de la firme Villeroy et Boch. Cette entreprise, fondée au début du XIX^e siècle, s'intègre parfaitement dans le processus de développement du siècle tant du point de vue économique que du point de vue social. Elle est implantée à Mettlach sur la Sarre, dans une région fermée sur elle-même où vit une population catholique et ses institutions sociales concentrées dans la »Fraternité Antonius« laissent apparaître clairement leur inspiration chrétienne. La firme Villeroy et Boch est alors choisie comme »Modell« et devient le centre de gravité de la recherche.

L'analyse de cet exemple et sa comparaison avec d'autres entreprises qui sont caractéristiques elles aussi, permet à Gorges de développer, dans une troisième partie, une classification des éléments socio-chrétiens dans l'entreprise dirigée de manière chrétienne. Il résulte de cette étude que ce type d'entreprise industrielle au XIX^e siècle est lié, d'une part, au développement économique et industriel et à ses conséquences sociales et, d'autre part, au rapport »patron-ouvrier«, vu non seulement comme un rapport économique mais surtout comme un rapport éthique et idéologique. En effet, l'entreprise étant comprise comme chrétienne, les ouvriers comme chrétiens, les institutions sociales créées sont considérées comme allant de soi. Des formes variées de vie commune dans l'entreprise sont alors observées et le fait que cette entreprise se définisse parfois comme une »Fabrikfamilie« sous-entend des principes d'union et de solidarité pour le bien de tous et de chacun. On remarque alors qu'au milieu du XIX^e siècle, la solution aux problèmes sociaux est encore censée venir d'un »amour chrétien« plutôt que d'une législation sociale émanant de l'Etat. De plus, à travers les modèles analysés ici, Karl-Heinz Gorges tente aussi de réfuter la »Legende« selon laquelle les syndicats ouvriers auraient arraché par la lutte chaque pouce d'amélioration des conditions de travail!

En conclusion, on peut dire que cette étude montre que l'entreprise industrielle dirigée de manière chrétienne est spécifique aux premières décennies du développement industriel. Elle offre, à ce moment-là, à partir de principes religieux, une contribution pour une humanisation du monde du travail, en prenant en considération l'ouvrier en tant qu'homme. Les principes qui l'animent seront, en fait, confirmés et développés ultérieurement à travers la politique sociale de l'Etat.

Sylvie LEFÈVRE, Arcueil

Alfred Hans KUBY (Hg.), Pfälzisches Judentum Gestern und Heute. Beiträge zur Regionalgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts, Neustadt (Pfälzische Post) 1992, 443 p.

Trois ans après la réédition d'une première grande série d'études sur »Juden in der Provinz«, A. H. Kuby a rassemblé dix-huit nouvelles contributions à la connaissance du monde juif dans le Palatinat. L'ouvrage est dédié au Rabbin Max Meir Ydit, dont la vie tourmentée, les fuites, la déportation à Mauthausen, les fonctions successives avant le grand retour en Autriche (1978-79), puis en Allemagne, constituent à elles seules une tragique illustration de la destinée des juifs de la province.

L'intérêt majeur de ce livre réside dans le fait que, sans chercher le moins du monde, bien au contraire, à sous-évaluer le cataclysme nazi, ses concepteurs ont aussi résolu de replacer